

AU FOND DU DESERT

Au fond du désert où Dieu te mène,
 Pécheur au cœur brisé ;
 Les larmes qui murmurent
 Lavent la plaie, la souillure :
 Plus de terre desséchée ;
 Tu deviens le domaine
 Où meurt la nuit,
 Tu renais à la Vie.

Le jour attendu enfin s'avance,
 En toi tu sens monter
 Le souffle qui t'enfante,
 Il vient saisir ton attente :
 Plus de terre abandonnée ;
 Une longue patience
 Ouvre aujourd'hui
 Le jardin de la Vie.

L'Esprit a comblé ta solitude,
 Témoin au cœur blessé,
 Le monde t'environne,
 En toi sa peine résonne :
 Plus de frères délaissés ;
 Tu deviens multitude,
 Un lieu béni
 D'où rayonne la Vie.

Le sens de ce texte que j'ai écrit pour la fête d'un moine est contenu, me semble-t-il, dans La vie de saint Antoine par saint Athanase. En effet, il est facile de découvrir trois grandes périodes dans la vie du père des moines de l'Occident, trois périodes que normalement chaque moine et moniale doivent aussi traverser :

la première strophe exprime l'expérience douloureuse d'un cœur qui se brise par la révélation du péché, car selon la forte expression de Gabriel Marcel *«il me semble que la réalité de mon péché n'affleure à ma conscience que dans la mesure où je m'éveille à l'amour infini dont je suis l'objet, et inversement, si cet amour n'est pas reconnu par moi, je ne peux pas non plus me*

reconnaître pécheur... l'erreur ou la faute, dans la mesure où elle est une variété de l'erreur, peut être reconnue ; il semble qu'il soit de l'essence du péché de ne pouvoir être que révélé ». Face à son péché dont il a reçu la révélation, le moine « craque » et il s'effondre comme Pierre pleurant amèrement lorsque son regard a croisé celui de Jésus après son reniement. Rien ne sera plus désormais comme avant cette douloureuse mais libératrice expérience car le cœur de ce moine est blessé

la seconde strophe exprime une autre expérience : celle de l'enfantement, celle de la nouvelle naissance. Après une longue patience, après une dure traversée de la nuit, peu à peu le jour attendu se lève et le moine entre dans une nouvelle étape de sa vie ; le temps n'est plus seulement de pleurer son péché, mais de s'ouvrir largement à la vie divine, au souffle puissant et doux de l'Esprit Saint. C'est donc l'heure de la divinisation qui va se révéler une authentique humanisation.

la troisième strophe veut chanter l'expérience souvent et pourtant si forte : celle de l'ouverture du cœur du moine ; bien loin de l'enfermer dans une intimité jalouse avec son Dieu, l'Esprit opère un décentrement et le cœur s'élargit aux dimensions du monde dont la peine et la souffrance habitent désormais le cœur du moine. La solitude devient multitude. Il y a donc un passage, qui peut être très long, du cœur brisé au cœur blessé, à ce lieu intime et profond , à ce lieu béni

Voilà donc l'expérience que l'hymne essaie de traduire, une expérience que je vais expliciter à partir du texte lui-même, lu ligne après ligne, en sachant combien les mots sont porteurs de sens, mais j'ai aussi bien conscience de l'indicible d'une telle aventure spirituelle.

1^e strophe : la brisure du cœur ¹

Au fond du désert où Dieu te mène.

Dès cette première ligne, le mystère de la vocation monastique est évoqué car il s'agit bien d'une vocation, d'un appel car celui qui part au désert est mené, emmené. Saint Luc dit à propos de Jésus « *rempli d'Esprit Saint, Jésus revint du Jourdain et il était dans le désert, conduit par l'Esprit* » (Lc 4,1). Marc, quant à lui, dit de façon encore plus forte : « *L'Esprit pousse Jésus au désert* » (Mc 1,12). Le moine doit sans cesse se rappeler que s'il est parti vivre au désert, quelque soit d'ailleurs la forme et la figure de ce désert, ce n'est pas d'abord par une initiative personnelle, une décision réfléchie et raisonnée mais s'il s'enfonce dans le désert, c'est poussé lui aussi par l'Esprit. Une force à laquelle il n'a pas pu résister l'a conduit dans ce lieu. Il est vraiment mené, conduit, et il n'a pas d'autre justification que cette force intérieure qui lui a permis de surmonter tous les obstacles. Plus tard, il pourra même se demander comment il a pu faire une telle démarche, mais il gardera une conviction intime : Dieu l'a mené.

Dieu l'a mené *au fond du désert*. Il y a dans ces mots plus qu'une simple note topographique car même s'il s'agit d'un désert au sens strict comme l'expérimentent les ermites ou bien d'un monastère cénobitique, en fait il est bien parti pour aller au fond du désert, c'est à dire il avance dans un désert sans fond. Il lui faudra toujours avancer vers la profondeur , obéissant à l'appel de Jésus disant à Pierre : « *avance au large* » ce qui peut se traduire par : « *avance vers le large* » ou bien « *avance vers la profondeur* » et même « *avance vers ta profondeur* ». Cela signifie que le moine n'a jamais fini de descendre au plus profond de son cœur, ce lieu habité qui, une fois découvert, devient peu à peu le lieu d'une rencontre, mais le temps des noces n'est pas encore venu !

Pécheur au cœur brisé.

Il y a ici deux réalités qui peuvent ne pas être vécues ensemble ; en effet, se savoir pécheur est une chose, mais prendre conscience de la gravité de son péché au point que les larmes coulent en est une autre. Dans la vie monastique, bien des circonstances amènent à découvrir que nous sommes vraiment pécheurs. Dans la prière, c'est la rencontre du Dieu trois fois saint, comme le prophète Isaïe, mais c'est aussi la douloureuse expérience de son impuissance, de sa fragilité, de sa faiblesse, comme Pierre le pêcheur expérimenté mais qui rentre bredouille et qui va être terrassé lorsqu'à la parole d'un homme de Nazareth, il va faire une pêche éblouissante ! « *retire-toi de moi, pécheur* » : Pierre a découvert l'abîme qui le sépare de ce Jésus. Plus tard, comme il a déjà été dit, Pierre sera mis devant l'immensité de son péché quand, après avoir renié Jésus trois fois, il rencontrera son regard, un regard dans lequel il touche l'immense tendresse de Jésus et sa compassion irrésistible. Alors « *Pierre sortit et pleura amèrement* » nous dit saint Marc.

Dans la vie fraternelle, c'est aussi la joie imprenable de l'amitié, de la confiance, de la communion, mais c'est aussi la très douloureuse incapacité à aimer parfois tel frère, telle sœur ce qui n'est pas d'abord de l'ordre du péché, mais qui peut le devenir lorsqu'il y a refus, fermeture et finalement brisure de communion. Il est impossible, dans la vie monastique de rester longtemps enfermé dans une telle situation car vient le moment où la conscience aiguë du péché brise le cœur et provoque parfois une abondance de larmes. Il est dur de découvrir la profondeur du mal qui ravage notre cœur. Mais il faut ajouter qu'il y a une autre découverte à laquelle le moine doit consentir dans une grande souffrance intérieure et cachée : il est solidaire du péché de ses frères en humanité. Il ne lui appartient donc pas de juger ses frères, de les condamner ou même de s'étonner de leur faiblesse voire de leurs chutes, car il prend douloureusement conscience qu'il fait partie de cette humanité blessée par le péché des origines et que lui-même ne peut s'en exclure. Nous sommes ici au cœur du combat spirituel quand le moine, ne pouvant plus tricher avec lui-même, ose avouer que se déroule en lui une lutte acharnée entre l'homme spirituel et l'homme charnel. Certes il sait bien que tous les Pères de l'Eglise affirmaient toujours que les démons ne sont que des créatures et il se souvient du mot fameux du grand Antoine à un démon qui le taquinait : « *tu es faible* » ! mais, l'homme du désert se sent faible lui aussi et il n'a pas honte de pleurer face à son péché.

*Les larmes qui murmurent
Lavent la plaie, la souillure*

Le murmure des larmes ! En effet, ce n'est pas l'expérience des sanglots qui secouent le corps entier ni celle des cris de douleur qui attirent l'attention ; il s'agit bien plutôt d'une profonde blessure du cœur qui saigne parce qu'il a blessé l'amour. N'était-ce pas le cri presque silencieux du Pauvre d'Assise parcourant la vallée de l'Ombrie en gémissant : « *l'amour n'est pas aimé* ». ? C'est bien la plainte secrète de celui qui prend conscience à la fois de son péché qui a souillé son cœur et de l'amour vers lequel il peut encore revenir. Mais s'il revient, ce ne peut être que dans les larmes qui expriment mieux que des mots la souffrance qui lui fait mal, souffrance d'un cœur qui a honte, d'un cœur qui saigne d'autant plus qu'il continue à aimer, se sachant toujours aimé. C'est bien là l'insondable mystère d'un Dieu qui se laisse toucher par les larmes de son fils revenant de son errance et qui n'hésite pas à faire un festin dans la joie d'avoir vu son fils revenir en bonne santé.

Ces larmes revêtent un caractère quasi baptismal puisqu'elles ont pour effet de « *laver la plaie, la souillure* ». Par le péché, en effet, le cœur a été sali et une plaie s'est faite en lui lorsqu'il s'est brisé sous l'action de l'Esprit Saint qui en avait fait son temple. C'est bien l'Esprit de sainteté qui brûle le cœur et lui donne de réaliser à quel point il a été souillé par le péché et qui lui donne aussi le désir intense d'être lavé, purifié. Les larmes lavent cette plaie, cette souillure car ce sont les larmes de l'amour qui seul est capable de rendre au pécheur sa dignité, sa grandeur et sa beauté.

Plus de terre desséchée

Douloureuse expérience : le cœur était devenu une terre sans eau, une terre dure. Les prophètes parleront d'un cœur de pierre (Ez 36,26) et même d'un cœur de diamant (Zac 7,12) pour signifier la dureté dans laquelle le pécheur s'est enfoncé et s'est enfermé. Son cœur est comme une prison sans lumière, sans douceur, sans paix et cela se traduit souvent par un regard dur, par une parole d'acier, par des attitudes agressives. Ce cœur est loin, bien loin de la douceur des béatitudes et du sourire des pacifiques ; en fait il est prisonnier de lui-même ! Mais dans le baptême des larmes, une opération de purification s'est produite et son dessèchement s'est lentement effectué. Ce n'est donc plus une terre desséchée, une terre sans joie, une terre où rien ne peut pousser, mais bien au contraire ce cœur lavé dans les larmes baptismales devient un domaine où meurt la nuit, cette nuit du péché où le moine s'est enfoncé.

*Tu deviens le domaine
Où meurt la nuit*

Il y a donc un passage, une pâque qui s'accomplit lorsque l'homme des ténèbres entre peu à peu dans une nouvelle expérience : celle de la lumière envahissant son cœur qui était devenu un lieu sans clarté et sans joie. Mais ce lieu va devenir un espace d'où la nuit va disparaître pour faire place à la lumière du Ressuscité. Car cette nuit qui meurt est bien celle du péché qui par nature est ténèbres, obscurité comme le dit Jésus dans l'entretien avec Nicodème : « *quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière de crainte que ses œuvres ne soient démasquées* » (Jn 3,20). Avant la nouvelle naissance dont il sera question dans la seconde strophe, est vécue une douloureuse expérience : celle de la traversée de la nuit du péché. Saint Paul le dit clairement : « *autrefois, vous étiez ténèbres ; maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Vivez en enfants de lumière* » (Eph 5,8). Il y a donc eu autrefois et il y a maintenant : autrefois, c'était l'heure des ténèbres lorsque le péché ravageait notre cœur et maintenant, c'est l'heure de la lumière lorsque l'Esprit Saint prend possession de ce cœur et en fait son temple, son sanctuaire, son domaine.

Le mot domaine est lui-même riche de signification. Car dans l'Ancienne Alliance, Dieu fait de la terre promise son domaine : « *Yahvé votre Dieu vous a donné ce pays pour domaine* » (Dt 3,18) ; « *au pays que Yahvé ton Dieu te donne pour domaine* ». Ce qui appartient de droit à Dieu devient un don pour le peuple et c'est exactement ce que doit sans cesse se rappeler celui qui est appelé à devenir une terre qui n'est plus desséchée, car tout est don de Dieu, tout est grâce. Si tu deviens le domaine où meurt la nuit, c'est un pur don Il faut aussi ajouter que les évangélistes Matthieu et Marc nous disent que « *Jésus parvient à un domaine appelé Gethsémani* » (Mt 26,36). Ce jardin comme l'appelle Jean est bien « *le domaine où meurt la nuit* », car au moment de son arrestation, Jésus dit aux grands prêtres, chefs des Gardes du Temple et anciens : « *c'est maintenant votre heure, c'est le pouvoir des ténèbres* » (Lc 22,53). Le moine communie donc à l'expérience déchirante de Jésus, mais il participe aussi à l'heure de la victoire de la lumière sur les ténèbres. En lui-même, dans son propre cœur, dans son domaine, la nuit du péché meurt et de cette mort surgit un homme nouveau.

Tu renais à la Vie

Renaître ! Un homme nouveau ! C'est le grand message donné par Jésus à Nicodème : « *en vérité, en vérité, je te le dis : à moins de naître de nouveau, nul ne peut voir le Royaume de Dieu* » (Jn 3,3). La seconde strophe sera entièrement riche de cette réalité de la nouvelle naissance, mais déjà ici le mot *renais* laisse entrevoir le processus pascal de mort-résurrection. Dans son expérience douloureuse d'une plongée dans l'abîme de son péché, le moine avait rejoint le fils prodigue qui, loin de son père, semblait comme mort. Mais son retour prend la forme d'une vraie

résurrection: « *il était mort, et il est vivant* » (Lc 15,32). Renaître à la Vie, c'est participer à la vie même de celui qui a pu dire : « *je suis la résurrection et la vie* » (Jn 11,25) de telle sorte qu'il devient possible d'affirmer avec saint Paul : « *ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi* » (Gal 2,20) et encore « *pour moi, vivre, c'est le Christ* » (Ph 1,21). Le moine qui avait comme touché aux frontières de la mort devient le vivant, le témoin de la victoire pascale, le chantre de l'amour plus fort que la mort car, en lui, l'Esprit Saint, source de l'amour, a été plus fort que toutes les puissances du mal. Désormais il est vivant de la vie même de Dieu, de la vie même de Celui qui proclame : « *j'étais mort, mais me voici vivant* » (Ap 1,18), de la vie même de l'Esprit qui est source de la vraie vie. Chacune des strophe se termine par ce mot Vie pour bien montrer que le moine n'a d'autre vocation que de participer à la vie même de Dieu ; s'il doit lui aussi passer par la souffrance et la mort, comme tout disciple de Jésus, il sait surtout qu'il est appelé, par pure grâce, à devenir un vivant !

2^e strophe : la nouvelle naissance

Le jour attendu enfin s'avance

Elle est longue la nuit dans laquelle s'est enfoncé l'homme, *pécheur au cœur brisé*, si longue que parfois la tentation est de se dire que jamais le jour ne se lèvera, le jour du pardon et de la joie, le jour de la miséricorde et de la louange. Et pourtant ce jour arrive tout doucement comme le mot *s'avance* le suggère. Ce n'est pas une arrivée brusque et foudroyante, c'est bien plutôt une lente levée d'une clarté au cœur d'une nuit épaisse, comme la montée d'une aurore douce et pacifiante ! Pourtant il était attendu, désiré ce jour de la libération et de la paix, ce jour où les ténèbres s'enfuiraient pour faire place à la lumière christique seule capable d'apporter le bonheur. Il y a donc dans le mot *enfin* l'expression d'un soulagement profond, d'un apaisement plein de douceur car c'est vraiment la fin d'une dure traversée du désert : il est à la fin de son combat, il a mis fin à cette lutte contre la puissance maléfique. Cela ne signifie évidemment pas qu'il n'aura plus jamais à lutter contre son « *moi préfabriqué.. son moi possessif* » comme aimait dire Maurice Zundel, mais il sait maintenant que quelque chose vient de se passer :

En toi tu sens monter Le souffle qui t'enfante

En toi ! Plus tard, nous retrouverons un autre *en toi* pour exprimer que toute la peine du monde résonne dans le cœur de ce moine qui sent monter en lui un souffle nouveau, un souffle qui apporte avec lui le don d'un enfantement. Ce sentiment d'une montée intérieure n'est pas de l'ordre du senti ou du sentimental, c'est plutôt de l'ordre de l'expérience indicible certes, mais combien réelle et transformante. Car le souffle qui agit dans le cœur de l'homme n'est rien d'autre que l'Esprit Saint dont le rôle est celui d'une puissance d'amour qui enfante à la vraie vie ; il y a vraiment un enfantement car l'homme pécheur vit une pâque lorsque l'enfant de Dieu qui vit en lui depuis son baptême surgit des ténèbres du péché pour entrer dans le monde nouveau de la liberté et de l'amour. Il s'agit donc bien d'une nouvelle naissance comme le disait Jésus à Nicodème, une naissance que l'homme ne peut que recevoir dans sa pauvreté humble et consentante. Ce souffle divin et divinisant *monte* des profondeurs secrètes d'un cœur blessé, d'un cœur brisé mais devenu un cœur libéré par la puissance de la miséricorde. Il y a dans le symbole du souffle à la fois la force et la puissance, mais aussi la douceur et la paix si bien que celui qui *sente monter le souffle qui l'enfante* vit une expérience si nouvelle

Il vient saisir ton attente

Voilà bien la situation de l'homme mené au désert : il attend ! Il sait que cette attente un jour sera comblée au-delà de toute mesure, mais il ne connaît ni le jour ni l'heure. Il ne sait même pas comment cette attente sera saisie mais il espère car il croit que le Dieu qui l'a conduit est fidèle à ses promesses. Or le mot *saisir* exprime quelque chose d'irréversible et de définitif, même si celui qui fait cette expérience se sait et se sent toujours fragile, faible, encore capable de désirs contraires à son vouloir profond. En fait, le souffle de l'Esprit le saisit si fort que, même si lui arrivait encore de tomber, la main qui l'a saisi ne le lâchera jamais. Il n'y a ici ni présomption, ni orgueil mais seulement la certitude que Dieu agit dans la faiblesse de l'homme et que lui aussi peut dire avec saint Paul : « *lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* » (2 Co 12,10). Nous sommes là au cœur du message de l'Évangile, au cœur de la Bonne Nouvelle si en opposition avec l'esprit et la pensée du monde, au sens johannique : Jésus est bien le sauveur, celui qui vient chercher et sauver ce qui était perdu et tout l'Évangile est rempli d'exemples de ces personnes sauvées par Jésus : la femme adultère, Zachée, Pierre lui-même, la Samaritaine, Marie-Madeleine, le Bon Larron.... ! Tous ces personnages ont tous et toutes été *saisis* un jour, tellement saisis et empoignés qu'ils seraient les témoins du Dieu fidèle.

Plus de terre abandonnée

La terre qui avait été desséchée est devenue une terre nouvelle, terre promise capable de porter des fruits en abondance. Cette terre cesse donc d'être à l'abandon, une terre dont personne ne s'occupe plus. C'est bien cela que vivait le moine affronté au combat contre les puissances du mal avec le sentiment si douloureux d'être seul, abandonné, isolé dans sa souffrance. Mais lorsque le souffle divin l'a enfanté à cette nouvelle vie de Dieu, il goûte une joie toute nouvelle, celle de ne plus être abandonné, de ne plus être laissé à l'abandon, ce qui constitue un état de grande misère morale et spirituelle. Comment ne pas évoquer, avec beaucoup de pudeur et d'amour, le cri terrible de Jésus sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* (Ps 21,2) ? Il serait trop facile de croire que Jésus ne faisait que réciter un psaume qu'il connaissait bien, car c'est dans sa chair d'homme, dans son corps crucifié et rejeté, qu'il a soudain expérimenté la souffrance la plus terrible qu'un homme puisse vivre : se sentir comme abandonné par Dieu ! Alors il ne reste plus qu'un mot qui jaillit des profondeurs les plus secrètes : pourquoi ?

2

Une longue patience

Mais l'heure n'est plus celle du pourquoi car cette terre qui paraissait abandonnée, ce cœur d'homme qui éprouvait la dure souffrance de se croire abandonné, a été transformé sous l'action du souffle créateur, du souffle vivifiant. Certes il a fallu du temps pour parvenir à cette libération intérieure, il a fallu *une longue patience*. Car Dieu est patient, Dieu prend son temps pour opérer cette création ! Et le moine que Dieu a mené au désert est entré dans le temps de la patience : temps où on sait attendre, temps de la durée mais aussi temps de cette *longue patience* qui exprime aussi une certaine souffrance dans le pàtir Dieu, dans le supporter Dieu, dans le souffrir Dieu. Nous sommes là au cœur de la souffrance du moine puisqu'il s'agit de ce long combat de nuit de Jacob qui en sortira blessé à tout jamais comme l'exprimera la dernière strophe : « *témoin au cœur blessé* ». Dans une civilisation où tout semble s'emballer, où il faut aller de plus en plus vite, le spirituel rappelle le poids du temps, la nécessité de savoir attendre comme le paysan qui attend patiemment que le blé pousse et germe et que la moisson mûrisse. Partir au désert pour obéir à un appel irrésistible, c'est entrer dans le temps de la patience de Dieu car s'il y a promesse d'un bonheur, la marche vers ce bonheur s'avère longue et exige beaucoup de patience, en fait elle demande *une longue patience*.

*Ouvre aujourd'hui
Le jardin de la Vie*

Mais il y a un contraste saisissant entre cette *longue patience* et le *ouvre aujourd'hui* ; comme si au terme d'un long chemin de purification, d'une longue traversée du désert aride et sec, soudain s'ouvrait *le jardin de la Vie*. Il s'ouvre *aujourd'hui* car l'hiver est fini, le temps des larmes est passé, et désormais, s'ouvre devant l'homme ébloui ce jardin qui n'est plus celui dont les portes ont été fermées derrière l'homme et la femme des origines, mais c'est le jardin où le Ressuscité apparaît à Marie-Madeleine. C'est bien le jardin de la Vie, le jardin où la mort a été vaincue par le Vivant lorsqu'il est sorti du tombeau au matin de Pâques, c'est le jardin où les larmes ne coulent plus car la voix du Bien-Aimé a retenti : « *pourquoi pleures-tu ?* » (*Jn 20,13*). C'est encore et surtout le jardin du Cantique des Cantiques, ce jardin où la bien-aimée est invitée à entrer pour les épousailles avec le bien-aimé : « *je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi* » (*Ct 7,3*). Ce qui fut une terre desséchée et abandonnée devient donc un jardin où la Vie peut jaillir comme une source.

3^e strophe : La solitude devient multitude

L'expérience du moine , *pécheur au cœur brisé*, se transforme en merveilleuse rencontre et permet de vivre une intimité intense avec ce bien-aimé, avec le Christ comme le désire saint Benoît à la fin de sa Règle : « *qu'ils ne préfèrent absolument rien au Christ* » (*RB ch. 72, 10*). Mais déjà au chapitre 4, il avait mis parmi les instruments des bonnes œuvres : « *ne préférer absolument rien à l'amour du Christ* » (*RB 4. ;*). Mais n'y a-t-il pas un risque : celui de vouloir s'enfermer dans une relation privilégiée avec le Christ devenu à juste titre le grand ami et personne ne peut mettre en cause la réalité et la profondeur de cette merveilleuse expérience ? En fait, l'Esprit élargit le cœur du moine comme le décrit la troisième strophe :

L'Esprit a comblé ta solitude

Bien loin de pousser le moine dans une spiritualité très intimiste, l'Esprit ouvre donc largement sa solitude et la comble. Voilà bien le grand paradoxe de l'expérience monastique car il s'agit bien de partir au désert, quelque soit sa forme, pour rencontrer le Dieu vivant et vivre avec Lui une relation très intense dans la prière et le silence, dans un désir toujours plus ardent de goûter sa présence même si parfois Il paraît très lointain voire absent. Mais dans sa prière silencieuse, l'homme du désert, laissant l'Esprit prier en lui, est conduit à prononcer les mots mêmes que Jésus nous a enseignés : « *quand vous priez, dites : notre Père* » ! Il est bien seul face à son Dieu et, en même temps, il prie au nom de ses frères en humanité celui qui est le Père de tous. Sa solitude n'est donc pas une coupure de ses frères, une rupture avec un monde jugé mauvais, elle est bien plutôt une communion d'amour avec la création toute entière et surtout avec l'humanité. Avec Pierre Damien , nous pourrions parler de « *solitude plurielle* »³ce qui signifie que nous ne prions jamais seul. Mais l'hymne dit que c'est l'Esprit qui a comblé la solitude du moine ce qui signifie très fortement que le cœur purifié par la Parole de Dieu et par la prière n'est pas replié sur lui-même mais qu'il devient un espace où l'Esprit d'amour prend peu à peu toute la place.

Témoin au cœur blessé

Celui qui a laissé les larmes laver la plaie de son péché est capable de devenir un témoin de la miséricorde de Dieu. Il l'est d'abord pour ainsi dire de façon passive car il n'a eu qu'à consentir à l'action de l'Esprit en lui, au travail du souffle qu'il a senti monter en lui et qui l'a enfanté. Son cœur brisé est devenu un cœur blessé, d'une blessure qui ne guérira jamais. Mais cette bienheureuse blessure va faire de lui un témoin actif, rendu apte à témoigner devant ses frères et sœurs de ce que le Seigneur a fait en lui. Il est tellement transformé que, bien souvent à son insu, il devient le témoin d'une présence qui l'habite et d'une liberté toute nouvelle enracinée dans une sincère humilité, elle-même venue d'une conscience très vive de sa pauvreté, de sa faiblesse et de sa fragilité. Ayant connu le poids de son péché mais plus encore la grandeur de la miséricorde de Dieu, cet homme *au cœur blessé* n'a aucun droit à faire valoir, il ne peut rien revendiquer, il est simplement le *témoin* humble et discret du monde nouveau de la résurrection.

*Le monde t'environne,
En toi sa peine résonne*

Parti au désert pour vivre dans une vraie solitude au fond d'un monastère, *ce témoin au cœur blessé* se découvre comme environné par le monde, comme si son cœur était devenu une caisse de résonance dans laquelle parvient la vie du monde avec « *les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes* ».3 Ceci est une expérience séculaire puisque Evagre affirmait « *est moine celui qui est séparé de tous et uni à tous* ». En effet, il y a vraiment d'abord une séparation non par mépris mais par appel particulier en obéissance à la Parole : « *je vais la séduire et la conduire au désert et là je parlerai à son cœur* » (Os 2,16). Etre moine, aujourd'hui comme hier, c'est être séparé, mis à part, non par égoïsme ou par peur du monde, mais pour se mettre à l'écoute du Dieu vivant qui parle à notre cœur et nous dit son amour fidèle. Ce fut l'expérience de Jésus, le Fils bien-aimé du Père qui partit vivre 40 jours au désert « *conduit par l'Esprit* » (Luc 4,1). A la base de toute vocation monastique, il y a une expérience de séduction, d'attirance à laquelle il est impossible de résister car si Jésus n'est absolument pas un séducteur, il est séduisant, capable d'attirer à lui. Mais une autre expérience attend le moine qui a répondu à cette séduction, c'est de constater que peu à peu, au fil des années, le monde l'environne et en lui sa peine résonne. Un témoin de nos jours l'a dit avec force, Silouane du Mont Athos : « *le moine est un homme qui prie et qui pleure pour le monde entier ; et c'est en cela sa principale occupation* ». Le monde entier habite le cœur du priant qui croit que sa vocation est de saisir le monde entier dans sa supplication et c'est pourquoi il aime définir cette vocation comme « *le jeu du je* » : quand il dit dans les psaumes « *je crie vers toi, Seigneur* », il ose penser que ce « *je* », c'est sa communauté, c'est l'Eglise, c'est la terre entière, mais c'est d'abord et avant tout le « *je* » du Christ, celui qui a assumé toute la peine des hommes en mourant sur la croix. Le moine peut donc laisser la peine du monde résonner en lui car il est capable de la porter puisque c'est le Christ qui l'assume. Le mot *peine* est lourd de toute la souffrance du monde !

Plus de frères délaissés

Un pas nouveau est franchi puisqu'il ne s'agit plus de terre desséchée ou de terre abandonnée, c'est l'homme qui cesse d'être délaissé. Il y a là un immense cri d'espérance fondée sur le réalisme de la communion : désormais, sur cette terre, personne ne doit plus se sentir délaissé car un cœur de moine, comblé par l'Esprit, blessé par la tendresse du Père, s'est élargi aux dimensions de toute l'humanité. Ce cœur blessé, transpercé comme celui de Jésus sur la croix, est capable de laisser résonner en lui toute la peine, toute la souffrance, toute la détresse du monde, si bien que tout homme, meurtri et accablé par cette souffrance est rejoint par son frère, le témoin au cœur blessé. Personne n'est plus seul au monde, personne n'est plus délaissé, abandonné, personne n'est plongé dans l'enfer de sa solitude car le priant le rejoint dans ses ténèbres et y fait briller les lueurs de la résurrection. L'amour est plus fort que tout et c'est lui qui brise les verrous de toutes nos prisons. Comme l'écrivait avec justesse René Habachi : « *le pourquoi de l'être est l'amour.*

Comme on dit : le fond de l'air est chaud, il faudrait dire : le fond de l'être est amour »⁴. C'est bien ce que vit ce témoin blessé mais heureux !

Tu deviens multitude

Il y a donc un devenir dans l'expérience spirituelle, un devenir qui ne cesse de grandir et de s'approfondir. En effet, du « *tu deviens le domaine où meurt la nuit* » au « *tu deviens multitude* », il y a eu un passage : celui d'une intériorité solitaire à une nouvelle solidarité, puisée dans une identification au Serviteur souffrant qui offrait sa vie pour les multitudes : « *par ses souffrances, mon Serviteur justifiera des multitudes...il supportait les fautes des multitudes* » (Is 53, 11 et 12). C'est aussi le mystère le plus lumineux de l'Eucharistie puisque nous prenons et buvons « *le sang de l'Alliance nouvelle et éternelle versé pour vous et pour la multitude* ». Devenir multitude, c'est parvenir à la profondeur de notre vocation, car nous sommes vraiment appelés non seulement à communier à la multitude des hommes, mais nous pouvons devenir multitude. C'est l'œuvre de l'Esprit au cœur du moine purifié par le combat qu'il a mené contre les forces dévastatrices du mal, ces forces qui risquaient de l'enfermer dans ce que Maurice Zundel appelait avec prédilection « *le moi possessif* » ou « *le moi clôture* » ou même « *le moi fermeture* ». Désormais *l'Esprit a comblé la solitude* comme le dit avec grande justesse un témoin d'aujourd'hui : « *une âme de prière est, au sens le plus littéral, l'âme du monde. Plus elle vit exclusivement de l'Esprit de Dieu, plus intensément elle vit du monde et pour le monde* » ⁵ C'est le paradoxe d'une vie qui se veut exclusivement pour Dieu dans un radicalisme presque farouche et qui, en même temps et par voie de conséquence, s'ouvre intensément au monde au point d'en devenir l'âme !

Un lieu béni

D'où rayonne la Vie

Le cœur brisé changé en un cœur blessé a reçu la bénédiction de Dieu, il a accueilli l'Esprit qui a comblé sa solitude, il est devenu comme aiment à le dire nos frères d'Orient, porteur de l'Esprit, pneumatophore. Dieu l'a béni en lui donnant cet Esprit qui est le bien suprême du baptisé. Son cœur est donc un lieu pleinement accordé au désir de Dieu et entièrement soumis aux appels de l'Esprit. De ce cœur monte sans cesse vers Dieu la bénédiction et l'action de grâce. Alors que le jardin des origines était devenu, par le péché de l'homme et de la femme, un lieu maudit dont l'entrée était désormais interdite, gardée par l'ange à l'épée vengeur, le cœur du moine s'est largement ouvert et il a été « *béni de toute bénédiction spirituelle dans les cieux en Christ* » (Ep 1,3). Alors il devient lui-même une source de bénédiction, ce qui est exprimé si fortement par les derniers mots de l'hymne : « *d'où rayonne la Vie* ». De ce cœur brisé et blessé jaillissent en effet les rayons de l'amour qui se diffusent et se répandent sur l'Eglise et sur le monde. Il ne peut donc plus y avoir de *frères délaissés* puisque, dans le silence et la solitude de son monastère, le moine, renouvelé et transformé par l'Esprit, rayonne la Vie du Ressuscité. Il est pleinement devenu un *témoin au cœur blessé* et il rejoint tous ses frères en humanité les prenant dans sa prière pour les conduire au Père. Cette prière attire sur le monde une nouvelle Pentecôte de paix et amour, qui voudrait rétablir l'humanité malade de ses guerres et de sa haine, dans une fraternité universelle parce que la Vie, celle qui vient du Vivant du matin de Pâques, est plus forte que toutes les forces de mort et de division. Alors se diffuse et rayonne sur le monde la douceur de la joie pascale.

*Frère Paul Houix
Abbaye de Timadeuc*

1

2

³1- cette expression est celle qui a été donnée à un livre dans lequel j'ai essayé de traduire l'expérience qui sera décrite dans cet article : Paul Houix, *La brisure du cœur*, DDB, 2003, 3^e édition.

2- voir André Louf, *Seigneur apprends-nous à prier*, p.157. : « grâce à sa prière intérieure, l'ermite le plus isolé est en contact permanent avec l'Eglise d'ici-bas aussi bien qu'avec l'Eglise de là-haut. Sa solitude est toujours peuplée, dit saint Pierre Damien , qui parle d'une solitude plurielle

3- début de la Constitution Pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps *Gaudium et Spes*. Il est intéressant de lire tout le début de ce texte : «*Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur* »

4- René Habachi, *Théophanie de la gratuité*, éd. Anne Sigier, 1986, p.92.

5- André Louf, id. p.139.